

Lecture de Joseph Gazengel :

Le centre Pierre Cazenave

Paru dans le N°71 de "Sciences de l'homme et Sociétés". "Culture en mouvement"

Sous le titre:

"Psychisme et Cancer" : une Psychanalyse en invention.

Reproduit avec l'aimable autorisation de la rédaction.

Sophie est venue dans sa détresse. Elle avait pris le pli de la dissimuler sous un masque de vivacité amène et des oripeaux de femme forte. Quand elle était parmi d'autres malades, ce déguisement ne la quittait point. Mais un jour, elle se trouva seule consultante avec nous trois. Troublée d'abord de se sentir inexorablement au centre de l'attention commune, elle nous parut anxieuse tout à coup, cherchant une échappée. L'une de nous trois lui dit : profitez-en ! Vous disposez ce matin pour vous écouter, et pour vous seule, de l'attention de trois personnes : deux accueillantes et un analyste. Elle accepta de s'asseoir, de parler des choses de sa vie, de son cancer aussi, qui était menaçant, et puis, sans que je puisse me souvenir comment cela se fit, elle se mit à parler de l'enfant qu'elle avait été. Enfant seule. Seule à devoir jouer le rôle de mère pour sa bande de puînés. Seule : son père faisait les trois-huit, et il ne fallait surtout pas le déranger dans son sommeil. Sa mère dépressive ne parvenait pas à se lever le matin pour s'occuper de la maison. Le mercredi, elle profitait de la présence de sa fille pour aller faire les courses de la semaine, et la laissait seule responsable de ses frères et sœurs. Au cours des jeux et des galopades, survenait-il quelque blessure, qu'elle devait organiser les soins nécessaires : aller chercher le voisin pourvu d'une automobile pour se rendre d'urgence chez le docteur. Et elle devait mettre de côté sa panique de petite fille devant tout ce sang qui coulait pour mettre en jeu la chaîne des actes à accomplir.

Elle m'apparut tout à coup si perdue dans sa détresse d'enfant sans parent tutélaire, que j'ai eu envie de lui verser du thé, comme on offre une consolation alimentaire à un petit enfant. Je retins mon geste un instant pour laisser venir en moi les mots qu'il fallait : « Vous nous apparaissez comme une petite fille si malheureuse, que vous faites surgir en nous tous le désir d'être maternels à votre égard. » Elle pleura à gros bouillons sa détresse enfantine, resurgie là parce que nous étions allés à la rencontre de la petite fille perdue. Et nous parlâmes encore longtemps ensemble, mais le temps des horloges s'était arrêté à ses douze ans, si bien que trois heures s'écoulèrent sans que personne ne vit le temps passer, sans que les propos que nous échangeâmes alors se fixent dans ma mémoire au delà de l'acmé de cette rencontre marquée par le surgissement de sa détresse de petite fille, portée enfin par des bras et nos mains qui la soutenaient.

Martine nous parle de ses multiples métastases comme si elle parlait des ennuis de santé d'une indifférente, d'une vague connaissance. Cette indifférence apparente nous fait violence et nous incite à nous porter à sa rencontre tant il nous paraît insoutenable de la laisser dans la non-vie qui est la sienne. Elle évoque à notre demande ses collègues de travail, ses relations familiales, ses amis - sans qu'à travers ses propos aucun d'entre eux ne parvienne à accéder en nous à une représentation vivante, à une existence propre.

Où s'est donc perdue la chair de sa vie ? Dans la grossesse de sa mère qui débute très peu de mois après sa naissance ? Dans la naissance de sa petite sœur dont elle parle comme d'une jumelle plutôt que d'une rivale ? Ce sont des hypothèses qu'elle accueille avec la même réserve, la même distance que sa vie. Mais le temps qui joue contre sa survie corporelle, ce temps compté ? Je crois qu'il joue aussi pour elle, pour son accès à elle-même. Martine n'est pas complètement indifférente au mouvement qui me porte vers elle, et elle s'approche à pas mesurés de ses propres sentiments. Quel temps l'emportera ? Celui de la menace sur son corps, celui de son accès à elle-même ? Qui le sait ?

Quant à Jacques, il a si bien poussé son médecin dans ses ultimes retranchements qu'il en a tiré ce qu'il cherchait sans en bien mesurer les conséquences. Il a obtenu l'énoncé d'un verdict aussi tranchant qu'un couperet : un an de sursis avant une mort très probable. Si peu de temps pour penser, et quelle urgence !

C'est dans cette urgence-là qu'il est venu nous voir. Et nous l'avons soutenu dans son effort pour reconstruire pas à pas un espace de liberté entre cette parole médicale qui le condamnait à ne pas vivre jusqu'à sa mort et son désir forcené de retrouver la liberté de penser sa propre pensée. Il y parvient peu à peu dans la relation transférentielle qu'il tisse avec le groupe d'accueil et que nous portons malgré la figure de Gorgone qu'il brandissait dans son effroi. Il convient d'abandonner tout savoir pour n'écouter que la revendication de Jacques qui hurle son désir de secouer les chaînes dans lesquelles le discours médical (qu'il a provoqué) l'a enserré.

Indira nous est venue d'un ailleurs lointain où les mots : « sécurité sociale, tiers payant, affection de longue durée » n'ont pas cours, pas plus que n'existent les structures hospitalières aptes à soigner son cancer du sein. Elle vivait cela, nous ont dit ses infirmières comme un malheur inhumain et honteux qu'elle cachait à chacun depuis plus de dix ans. C'est dans sa rencontre avec les malades accueillantes qu'elle a pu humaniser sa souffrance. Ces femmes de l'autre bout du monde ont pu s'engager suffisamment auprès d'elle pour que, dans le miroir de leurs yeux et de leurs corps, son mal redevienne humain.

Le Centre Pierre Cazenave où se déroulent ces rencontres que je viens d'évoquer est un lieu d'accueil et d'écoute pour les malades atteints de cancer et leurs proches. C'est un lieu convivial où nous accueillons nos hôtes autour d'une table avec une tasse de thé et des gâteaux. Il est habité d'une équipe formée d'un ou d'une psychanalyste et de deux accueillantes. Les accueillantes ont la double expérience personnelle du cancer et de la psychanalyse. Cette structure originale ouvre à la parole, elle la facilite, elle l'accueille, et permet à nos hôtes d'aborder leur problème actuel, souvent dès la première rencontre. Il s'agit de l'annonce d'un cancer, de la dureté d'une chimiothérapie, de

l'appréhension angoissée d'une mutilation nécessaire. D'en parler, et surtout d'être entendus, d'avoir en face d'eux quelqu'un qui accueille leur parole, qui soutient d'en être le destinataire, les aide à surmonter ces terribles étapes, voire à explorer leur propre histoire pour se l'approprier.

Nous pensons que d'être analyste oblige à inventer une façon de se porter au-devant des malades qui sont hors d'état de formuler une demande explicite. Tout sujet gravement menacé dans sa vie est projeté tout à coup dans une terrible urgence de penser, et voit s'entrouvrir les failles de sa vie, dont il avait jusque-là pu nier l'existence. L'analyste doit se porter à sa rencontre au lieu de l'effroi qui le sidère. C'est une rencontre âpre qui confronte l'analyste à sa propre mort. Cette confrontation devient une clef pour s'ouvrir à la tragédie de l'autre. Les situations de danger vital valent demande d'analyse, ou plutôt, elles inversent la situation la plus commune : Ce n'est plus au patient de formuler une demande mais à l'analyste de soutenir une offre.

Joseph Gazengel

Centre Pierre Cazenave.
Association "Psychisme et Cancer"
80 rue de la Colonie.
75013 Paris. Tél. : 0 143 132 330.

Téléphoner pour connaître les heures des permanences.